

# Rica à JÉRUSALEM

## Bruno Chaouat

Bruno Chaouat, Associate Professor  
of French, University of Minnesota

*Régis Debray Un candide en Terre sainte, Gallimard, 2008.*

**A** Jérusalem, Régis Debray fait deux rencontres déterminantes. Des Juifs orthodoxes, en cafetan et papillotes, et des soldats de Tsahal.

Le Juif archaïque, d'abord : « [...] les drogués du Talmud enfilent à fond de train le souk el-Wad [...] avec la fureur rentrée du type en retard qui s'en veut [...] Pourquoi une telle capacité d'absence chez ces noirs obus à hautes chaussettes blanches ? [...] Parce que le Messie n'attendra pas [...] Mais il y a plus, je le crains, dans cette prophylactique vélocité, dans cette volonté d'ignorer ce qui se passe autour. Ils doivent à tout prix protéger leur pureté du tout-venant. Croiser le regard d'un impur serait moins distraction qu'impiété. Ils nous annulent en somme pour rester propres : simple précaution. »

On se souvient de la lettre de Rica à Ibben. Vêtu à l'orientale, les Parisiens entourent le voyageur persan de leur sollicitude : c'est sa différence qui fait exister l'étranger ; flatté par tant d'empressement et curieux de voir ce qu'il en resterait s'il lui prenait de ressembler aux Parisiens, Rica se déguise en Occidental. C'est alors qu'il disparaît dans « un néant affreux », écrit Montesquieu, expression par ailleurs employée par l'écrivain pour décrire la condition d'eunuque, au sérail. Fondu dans la masse, le voyageur est aboli, castré par sa ressemblance, dévirilisé, annulé.

*Un candide en Terre sainte* récrit en l'inversant cette scène paradigmatique de la reconnaissance, du sentiment d'exister, et de la castration symbolique. Ici, à Mea Shearim, le quartier juif orthodoxe de Jérusalem, ne pas ressembler aux « noirs obus », c'est être frappé d'inexistence. Métaphore obscène que ces hommes-obus, puisque depuis la seconde *intifada*, ce sont les Juifs que visent et tuent les bombes humaines. Debray se présente au lecteur comme un « goy » égaré dans ce quartier infâme, parmi une populace que seule, en Terre sainte, le « candide », observateur « neutre », voyageur sans bagage qui emporte néanmoins les *Évangiles* et les *Actes des Apôtres* comme d'autres, moins savants, emportent leur guide du Routard, et inscrit ses pas dans ceux du Christ, juge irrévocablement infréquentable.

Certes, si notre naïf voltairien n'est pas convaincu par ses conversations avec des membres du Hamas ou du Hezbollah, il n'en est pas moins d'accord pour ne pas être d'accord avec eux. On boit un verre, on discute, on se serre la main. C'est que même avec les Fous de Dieu, notre voyageur sans préjugé semble partager une commune humanité. Sympa, finalement, le Hezb et ses représentants, comme le Che, en son temps. Tel est le privilège de l'intellectuel humaniste : *humani nihil a me alienum puto*.

Ce dialogue fondé sur le sentiment d'appartenance à une humanité commune ne saurait avoir lieu avec les *haredim*, ces Juifs orthodoxes, trop étrangers pour être vraiment humains (rien de ce qui est étranger ne m'est humain). Si dans les années trente, ces « Juifs noirs » étaient perçus comme non hommes, ce sont eux désormais qui perçoivent le goy comme pur néant.

Deuxième rencontre, presque sans transition, les « Robocops » de Tsahal, ces Juifs modernes, entrés avec arrogance dans l'Histoire :

« Aux *check-points*, à l'entrée ou à l'intérieur des 'territoires', quand je tends mon passeport aux soldats en faction, la plupart l'épluchent en me dévisageant avec un mélange de morgue et de dégoût. La hiérarchie ne se discute pas. Un être supérieur en uniforme, tout-puissant, reluque un être inférieur en civil — de haut en bas. Un surhomme qui a tous les droits, examine une merde qui n'en a aucun. Mais cette merde, c'est encore quelqu'un. Je peux regarder qui m'inspecte. Croiser le fer. Le *haredi* fonceur, lui, me traverse du regard une fraction de seconde et fait de moi un non-être en me signifiant qu'il ne saurait un seul instant affronter mon regard en sens inverse, car nous ne sommes pas de même nature, lui et moi. »

Face au soldat qui le jauge comme « une merde », le gentil voyageur existe encore. Emportée par son empathie avec les Palestiniens, la plume de Debray ne se contente plus de (ca)racoler : le voyageur se lâche et, oubliant ses résolutions de neutralité et d'objectivité, bref, sa candeur, pour la première fois dans le

livre, le pèlerin athée s'impatiente, s'indigne, et son style s'abîme dans l'ordure. Malgré ce regard humiliant du Juif sûr de lui et dominateur (« morgue et dégoût »), face à ce « surhomme » israélien, le gentil peut encore résister, relever le défi, « croiser le fer », être un homme. Une scène nous revient en mémoire : celle où Robert Antelme, dans *L'Espèce humaine*, décrit le détenu dans l'enfer nazi comme « merde, déchet, *Scheisse* ». Obscène inversion : le soldat israélien est devenu le surhomme de l'univers concentrationnaire, et le goy, sa chose.

Or si la dialectique maître-esclave demeure active entre agents de l'Histoire, elle se suspend quand le goy est confronté au Juif en cafetan et papillotes. Le Juif visible et anachronique, hier encore considéré comme inhumain, extermine symboliquement le goy. Implacable logique de la projection : les Juifs (plus encore que les Israéliens, entrés dans la modernité et donc dans la dialectique de l'Histoire) sont devenus les nouveaux Nazis, des fous de pureté, intouchables parce que refusant de toucher et d'être touchés. Ontologiquement racistes, exclus parce qu'élus.

Il est troublant que des voix juives et israéliennes aient pu louer ce livre pour son apologie condescendante du sionisme (« J'en ai assez d'entendre parler du sionisme comme d'une insulte », écrit ce nouvel ami d'Israël. Entendez : Debray aime Israël ; Israël peut dormir tranquille.) L'Etat juif, cette terre du Juif nouveau et régénéré, s'est édifié sur le refoulement du vieux Juif, cet *Ostjude* qu'aussi bien les Juifs assimilés que les antisémites ne pouvaient voir, dans les années trente, que comme vestige obscène du judaïsme. Ce mépris juif et non-Juif des Juifs se solda par un massacre égalitaire. A soixante ans, Israël et ses « amis », Juifs et non Juifs, devraient se rappeler que la régénération des Juifs promue par les Lumières n'a guère suffi à les préserver de la catastrophe, et à les réduire tous, sans distinction de costume et d'usage, à la condition de déchet.